

Rencontre avec Nicolas BRONCHART, CEO de JEMA !

Nicolas BRONCHART, CEO de la société JEMA, qui appartient au Groupe CE+T, a accepté de nous rencontrer et de répondre à quelques-unes de nos questions. Passionné d'ingénierie, d'astronomie et de musique, il nous en dit plus sur son parcours professionnel et ce qui l'a mené à diriger une société spécialisée dans l'alimentation électrique de haute performance...

Q : Monsieur BRONCHART, pourriez-vous nous décrire votre parcours et ce qui vous a amené chez JEMA ? Vous êtes arrivé, en 2020, dans une entreprise veille de plus de 80 ans ...

R : Je suis ingénieur civil mécanicien, diplômé de l'UCLouvain. J'ai tout d'abord voulu devenir pilote de ligne à la SABENA, mais je suis très myope et cela a posé des difficultés. Mon père m'a incité à faire des études. Il n'a pas dû me pousser beaucoup parce que l'ingénierie m'intéressait beaucoup ; j'étais notamment passionné par tout ce qui volait. Je me suis donc inscrit en ingénieur civil à EURO Liège ; j'ai fait deux années en une et ai pu faire mon deuxième mémoire à l'Institut Von Karman de Rhode-Saint-Genèse, un institut de l'OTAN spécialisé en dynamique des fluides. J'ai obtenu une bourse pour étudier une année supplémentaire, puis j'ai fait de la recherche chez eux pendant un an. Je me suis spécialisé en turboréacteurs. J'ai hésité à faire un doctorat, puis j'ai trouvé du boulot quasi instantanément dans une société qui s'appelle SOLAR TURBINES, une filiale de CATERPILLAR spécialisée dans les turboréacteurs industriels. J'étais chez eux depuis un an et demi quand quelqu'un de la maison-mère, basée à San Diego, a vu mon CV et m'a proposé d'aller travailler là-bas. J'ai bien réfléchi, pendant au moins deux secondes, et puis je me suis dit... « ok ! ». Entre la signature de mon contrat et l'obtention de mon VISA, j'ai rencontré celle qui est devenue ma femme. On a habité 5 ans à San Diego, où j'ai travaillé en recherches et développement, principalement en matière de turboréacteurs. Après ça, on a eu nos deux premiers enfants là-bas, deux filles américaines. Cependant, on voulait que nos enfants grandissent avec leur famille, raison pour laquelle on a décidé de rentrer. J'ai changé de boulot, je suis passé en business & développement pour me réorienter en vue de mon retour, et je suis revenu en Belgique, après 5 ans, en tant que responsable du business développement pour l'Europe, l'Afrique, le Moyen-Orient et l'ancienne URSS chez SOLAR. J'ai occupé cette place pendant deux ans en voyageant énormément et puis, mon épouse étant enceinte de notre troisième enfant, on s'est dit qu'il fallait que je voyage un peu moins. Je suis passé chez CATERPILLAR en tant que directeur de production. J'avais un groupe d'environ 1200 personnes sous ma responsabilité. Je suis resté quelques années, puis j'ai démissionné pour des raisons de désaccord avec la direction - je n'étais plus en ligne avec leur façon de travailler. J'ai obtenu un poste de directeur de production chez BAXTER. On faisait des poches de solution saline et des poches de nutrition pour les malades qui ne savent pas se nourrir et qui sont alimentés par baxters.

Q : Cela semble moins excitant ça que ce que vous faisiez avant !

R : au contraire, j'ai toujours apprécié mon boulot : cela m'a fait prendre conscience que l'on pouvait œuvrer pour des entreprises qui changent des vies. Cela entraîne un niveau différent de motivation. Le génie civil améliore les vies également.. .mais chez BAXTER, on a un impact direct sur la santé des gens !

Q : Je le conçois très bien sous cet angle, mais ce que je ne conçois pas, par contre, c'est ce que vous faisiez concrètement, vu les compétences qui sont les vôtres. Je vois très bien ce que vous avez pu faire chez SOLAR ou chez CATERPILLAR, mais pas chez BAXTER.

R : Chez BAXTER, j'avais également une fonction de manager, mais pour des dispositifs médicaux très techniques, qui doivent être traités en vue d'être stériles pour pouvoir être insérés dans le corps humain. Ce qui était fantastique, c'était la raison d'être de ce travail : la médecine et l'aide aux autres.

J'ai fait ça 2 ans seulement, puis j'ai arrêté car ce que je pensais être une distance raisonnable de chez moi ne l'était pas impactait ma vie privée.

J'ai été contacté par IBA à Louvain-la-Neuve, et j'y suis allé. Il s'agit d'une spin-off de l'Université catholique de Louvain, qui a été créée en 1986 et qui est le *leader* mondial en protonthérapie. Ils créent des accélérateurs de particules pour trois finalités possibles, dont la protonthérapie, c'est-à-dire une radiothérapie du cancer qui engendre beaucoup moins d'effets secondaires que, par exemple, les rayons.

Q : C'est une alternative à la radiothérapie ?

R : Oui, et c'est beaucoup plus précis. La radiothérapie envoie un cône de rayons X qui détruit à peu près toutes les cellules sur le passage du cône. Il ne s'agit pas de rayons X ; ce sont des protons dont la particularité est que l'on peut décider à quelle profondeur ils dégagent leur énergie et, donc, le moment de leur entrée dans le corps. Pour toutes les zones critiques, la protonthérapie a un effet gigantesquement positif, dans la mesure où on peut éviter les radiations et, par conséquent, les cancers secondaires. Techniquement, c'est beaucoup plus compliqué que la radiothérapie, et ça coûte plus cher, raison pour laquelle nos hôpitaux ne sont pas encore munis des dispositifs permettant de pratiquer la protonthérapie.

Q : Revenons-en à votre parcours...

R : J'ai donc occupé une place de responsable d'un business unique d'isotopes chez IBA pendant deux ans.

Seulement, IBA a eu des hauts et des bas depuis sa création, il y a 40 ans, et je suis arrivé à un moment où c'était la fin d'un haut et le début d'un bas. J'ai été licencié début 2019 pour des raisons économiques. On était 3 du Comité de Direction à avoir été écartés. Au même moment, j'ai appris que le fournisseur principal d'IBA cherchait un nouveau CEO parce que le Président, Jean CRAHAY, prenait sa pension : c'était JEMA.

J'ai donc contacté Jean CRAHAY. On s'est très bien entendu. C'était encore un secteur, l'électronique, que je ne connaissais absolument pas. Je ne suis pas du tout là-dedans. Il aurait bien voulu un gestionnaire électronicien mais comme il n'en trouvait pas, il s'est contenté d'un gestionnaire. J'apprends donc l'électronique maintenant. Cela fait maintenant 2 ans ½ que je travaille chez JEMA.

Q : JEMA est active dans l'alimentation électrique de haute performance . Pourriez-vous nous expliquer ce que c'est, et quelles sont concrètement les activités de cette société ?

R : JEMA a été créée en 1937 à Anderlecht et, pendant les 40 premières années, elle a été active dans l'électronique de puissance et produisait des produits bobinés. Ce sont les transformateurs ou des résistances, comme on en voit parfois à l'extérieur (anciennement sur les pylônes électriques) qui font les transformations de tension (haute tension des câbles vers la moyenne ou basse tension dans les maisons ou d'autres applications). JEMA travaillait principalement pour les télécoms (à l'époque les RTT) et pour le ferroviaire (applications de conversion de tension).

Début des années début 70, il y a eu le Walen Buiten à Leuven (création de Louvain-la-Neuve et de l'UC Louvain (versus KUL). Le premier bâtiment qui a été créé à Louvain-la-Neuve est le CRC (Centre de recherches « Le Cyclotron »), dans lequel a été nommé un nouveau directeur, jeune diplômé qui, assez vite, a décidé de créer son premier accélérateur. Il a donc contacté JEMA, qu'il connaissait parce qu'elle était fournisseur de l'UCL, pour qu'elle réalise l'alimentation. JEMA n'avait jamais fait ça. Le directeur a proposé que les premiers travaux se passent en commun, pour que JEMA apprenne et, qu'ensuite, elle réalise le reste seule.

C'est ainsi que JEMA a fait son entrée dans l'alimentation industrielle.

L'alimentation, c'est ce qu'on appelle le courant continu, par opposition au courant alternatif que l'on trouve dans les prises électriques, par exemple. L'alimentation reçoit du courant alternatif du réseau électrique, le transforme en un courant continu et le filtre, afin de lui conférer des caractéristiques particulières, notamment en termes de précision.

Chez JEMA, on ne crée que des applications en courant continu. Pour vulgariser au maximum, ce que l'on fait peut être décrit comme des chargeurs de batteries industrielles.

On a des applications dans la production d'hydrogène, dans les micro-réseaux, ou encore dans le domaine spatial. On produit également des systèmes tests pour le ferroviaire. On travaille également avec IBA dans le domaine médical, ainsi que des chantiers pour réduire l'empreinte carbone.

On a aussi un projet de petites torches plasma, ce sont des norvégiens qui séparent l'azote de l'oxygène de l'air et remettent l'azote dans du lisier, qui peut servir d'engrais.

Depuis 8 mois, par ailleurs, JEMA a racheté une entreprise en France, qui s'appelle désormais JEMA France et dispose de 25 personnes basées près de Strasbourg. Cette filiale réalise des alimentations de courant continu pour les accélérateurs de particules.

Q : Qu'est-ce qui est pour vous un défi permanent dans la gestion d'une telle entreprise ? Y a-t-il un élément qui est un point d'attention permanent ?

R : Je vais répondre en deux parties : en général ou en temps de Covid, la problématique est différente. C'est par ailleurs la première fois que je suis en PME, donc c'est un peu nouveau pour moi.

Mon principal point d'attention, en général, concerne les salariés. Dans les petites boîtes, chaque personne qui manque, qui est malade ou qui démissionne, c'est une catastrophe instantanée ; chaque personne est vraiment contributrice. Le point positif est que dans une petite boîte, on connaît vraiment tout le monde et on peut passer du temps avec chacun. En termes d'engagement et de motivation, chacun voit en quoi et comment il contribue. C'est vrai pour les 37 personnes présentes dans la société. En plus, on redistribue une partie des bénéfices et donc chacun voit directement l'apport de son travail. C'est une réelle source d'énergie pour moi.

Notre malheur, c'est que comme on est une entreprise très spécialisée, il est extrêmement compliqué de recruter et d'avoir des candidats.

Cependant, actuellement, c'est-à-dire en temps de COVID, ma préoccupation majeure est l'obtention des pièces nécessaires à notre travail. On commence à être impactés par la rupture des chaînes d'approvisionnement et on ne pourra pas tenir les objectifs que nous nous étions fixés, alors qu'on a un carnet de commandes gigantesque.

Q : Comment JEMA s'est-elle adaptée à la crise sanitaire ?

R : En 2020, on a fait un peu de télétravail mais on a continué à tourner, puisqu'on relevait des « entreprises essentielles », servant le médical. Dès que le confinement s'est achevé, tout le monde a souhaité revenir au travail normalement. Je m'attendais à changer mon règlement de travail pour y inclure le télétravail mais, en fait, personne ne veut en faire.

Q : Le marché de l'alimentation électrique est-il concurrentiel ?

R : c'est concurrentiel car on n'est pas seul, mais on a seulement 4 ou 5 concurrents en Europe. Des groupes un peu plus petit que nous et jusqu'à 100 personnes. Ce sont des marchés de niche car on produit du sur mesure, je ne vois pas comment de grosses industries pourraient nous concurrencer, dans la mesure où la production « de gros » est impossible.

Q : Y a-t-il quelque chose, dans votre carrière, que vous voudriez changer radicalement si vous deviez recommencer ?

R : j'ai très peu de regrets. Mon papa qui disait toujours : « mieux vaut avoir des remords que des regrets ». Je souscris à cette pensée. J'ai certainement fait des erreurs, mais c'est en en faisant qu'on apprend.

Avec mon épouse, est retourné en Californie deux fois, dont une avec tous les enfants ; on s'est dit que si c'était à refaire, on ne ferait peut-être pas le choix de revenir. Mais ce n'est pas certain, car notre retour a eu son lot d'éléments positifs : on a pu profiter de notre famille et s'assurer que nos enfants soient entourés.

Q : Et y a-t-il quelque chose qui, professionnellement, vous rend particulièrement fier ?

R : je crois que je suis assez fier de la croissance actuelle de JEMA. Il s'agit d'un travail d'équipe, mais j'ai apporté ma pierre à l'édifice.

A côté de cela, il y a 12 ans, en 2008, j'ai participé à la sélection européenne pour devenir astronaute. L'agence spatiale européenne fait des sélections de temps en temps. J'étais encore chez CATERPILLAR à l'époque. Je me suis renseigné - j'ai un copain qui est astronaute et qui m'a dit que j'avais toutes mes chances : *« le plus compliqué si tu passes toutes les étapes, ce sera le médical dans un an ; donc tu arrêtes aujourd'hui de boire de l'alcool, du café, de manger des sauces et tu vas courir tous les jours. Tu seras dans une forme impeccable dans un an »*. J'ai remis ma candidature. On était 13.000 pour 4 places. J'ai passé toutes les étapes, y compris le médical, et à la fin on n'était plus que 20 ou 21, mais je n'ai malheureusement pas été pris pour des raisons politiques. J'ai eu un petit coup au moral de ne pas avoir été pris, surtout que c'était pour des raisons principalement budgétaires, parce que le Gouvernement n'avait pas les 60.000.000€ à mettre sur la table pour avoir un candidat. Mais je suis assez fier, c'était une belle aventure. Je me suis réinscrit pour la nouvelle session. On est 24.000 candidats et mon âge ne va pas jouer en ma faveur... je suis à la diète depuis deux mois !

Q : Nous avons découvert que, parmi vos talents multiples, vous êtes musicien !

R : quand j'étais petit, je faisais de la musique. Ma grand-mère paternelle vivait avec nous était premier prix de conservatoire en piano. Son époux était quant à lui premier prix de conservatoire de violon ; mon père, lui, était au conservatoire en violoncelle ... j'ai baigné dans la musique ! J'ai fait du piano pendant une dizaine d'années, puis j'ai arrêté complètement à l'adolescence. A l'université j'étais très impliqué dans un comité d'étudiants parascolaires, pour être poli, et j'ai participé à la revue des ingénieurs, qui est un grand spectacle. Un copain m'avait prêté une guitare basse électrique. Je n'avais jamais joué de cet instrument. J'ai eu la chance de jouer avec un des meilleurs guitaristes belges, Frédéric LAMY, qui à l'époque était étudiant. C'est lui qui m'a appris à jouer. J'ai aussi chanté dans un groupe a capella quand j'ai commencé à travailler ... puis on a chanté, avec mon épouse, dans un groupe rock qui s'appelle EQUIVOX et qui compte une cinquantaine de chanteurs. Par la suite, un copain cherchait un bassiste et je me suis lancé ; et on a commencé à faire des compositions. J'écrivais les textes. On a fait ça pendant quelques années. On voulait jouer ensemble dans une salle assez extraordinaire. On a alors eu l'idée d'organiser une soirée ... qui est finalement devenue un festival que l'on organise chaque année ! On reverse les bénéfices générés à une association d'Ottignies, qui s'occupe de patients atteints du cancer du sein, ainsi que de leur famille. Ça fait maintenant 5 ans qu'on le fait. Cette année, on a distribué 38.000 €

Q : Si vous le voulez bien, nous allons terminer l'interview, selon l'usage, dans « act'écho » par le questionnaire de Bernard PIVOT.

R : Oui, bien sûr !

- **Quel est le mot de la langue française que vous préférez ?**

R : optimisme

- **Quel est le mot de la langue française que vous détestez le plus ?**

R : orgueil

- **Quelle est votre drogue favorite ?**

R : la musique ou le *jogging*

- **Quel est le son ou le bruit que vous détestez ?**

R : la craie sur un tableau

- **Quel est votre juron, gros mot ou blasphème favori ?**

R : Bachibouzouc

- **Quel est l'homme que vous choisiriez pour illustrer un nouveau billet de banque ?**

R : un des secrétaires générales de l'ONU ; Kofi ANNAN, par exemple.

- **Quel est le métier que vous n'auriez vraiment pas aimé faire ?**

R : banquier

- **Quelle est la plante, l'arbre ou l'animal dans lequel vous aimeriez être réincarné ?**

R : le chat

- **Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous l'entendre vous dire après votre mort ?**

R : Tu as fait du bon boulot !

Q : Grand merci, Monsieur BRONCHART et bon vent !

Propos recueillis par Aurore PALMISANO – Avocate au Barreau de Liège
actéo Cabinet d’avocats

